



CHAPITRE XIV

Départ de Léopoldville. — Mémoires du *Royal*. — M. de Brazza à la pointe de Ganchu.
— Curiosité féminine. — Chez le lieutenant Liebrechts à Bolobo.

MALGRÉ les causeries et les libations prolongées de la veille, tous les hôtes, blancs et noirs, de la station de Léopoldville se levèrent comme un seul homme, le 24 février 1884, à cinq heures du matin, aux premiers tintements de la cloche du réveil.

Le déjeuner, le traditionnel café au lait, réunit dans la salle à manger le personnel européen au complet : Stanley, dérogeant à ses habitudes, assistait à cette simple collation. Puis ceux qui partaient roulaient leur lit

de camp, bouclaient leur valise, distribuèrent à leurs hommes de couleur des armes et des munitions; les stationnaires se rangeaient en armes, sous les ordres de Stanley; et dans un ordre parfait, comme un bataillon qui défile un jour de parade, la garnison de Léopoldville se rendait au bord de la petite baie, où les coquets vapeurs l'*En Avant*, l'*A. I. A.*, le *Royal*, sous pression, mêlaient leurs lourds nuages de fumée aux vapeurs légères du matin.

Il est sept heures; Hanssens préside aux manœuvres d'embarquement. Amelot monte sur l'*En Avant* qui porte le drapeau de commandement et doit recevoir à son bord le capitaine; MM. Wester et Courtois, ce dernier en qualité d'officier de santé de l'expédition, prennent place sur le *Royal* conduit par le mécanicien Guérin; le marin Nicholls et le mécanicien Dress s'installent à bord de l'*A. I. A.*; cinquante hommes de couleur s'installent comme ils peuvent dans les embarcations à vapeur ou parmi les ballots et les caisses encombrant les deux baleinières attachées à la remorque des steamers.

Bientôt le capitaine Hanssens donne le signal du départ; les bateaux s'ébranlent; Stanley salue une dernière fois de la voix et du geste le commandant de l'escadrille, et ordonne aux pelotons de la garnison de Léopoldville d'exécuter des salves de mousqueterie. Les détonations couvrent un moment les clameurs, les vivats, les hourras frénétiques des équipages des navires répondant aux acclamations enthousiastes des mille sujets de Ngaliema accourus sur les bords du Congo. Puis les voyageurs perdaient de vue les gracieuses constructions alignées sur la terrasse de Léopoldville et doublaient la pointe de Kallima, devant le village bateké de Mfwa (Brazzaville) où flottait encore sur une hutte indigène le drapeau aux trois couleurs de France.

Le *Royal*, excellent marcheur, avait gagné sur les autres embarcations à vapeur ou à rames une assez forte avance; il naviguait bon premier sur les eaux du Stanley-Pool, lorsque par une fausse manœuvre de son apprenti-timonier, le lieutenant Wester, il toucha contre un rocher.

Une voie d'eau se déclara aussitôt à l'avant du navire et pour réparer cette avarie on dut s'arrêter, perdre l'avance gagnée, et laisser filer les autres embarcations, dont les équipages envoyaient en ricanant aux passagers du *Royal* des compliments de condoléances.

Piqués au vif, MM. Guérin, Wester et Courtois hâtèrent les réparations et accélérèrent à tel point la vitesse du steamer, que le *Royal* dépassa de nouveau la flottille à quelques encâblures en aval de la station de Kinchassa, où le commandant Swinburne adressait aux embarcations amies les saluts de pavillon réglementaires.

Mais le *Royal* devait jouer de malheur ce jour-là. A peine avait-il repris la tête de l'escadre, que son mécanicien désappointé prévenait Courtois et Wester d'un accident survenu à la machine. Les avaries étaient cette fois plus considérables : la machine refusait de fonctionner.

On dut larguer les voiles, virer de bord et aller accoster un banc de sable à fleur d'eau, défendant les abords de l'île Bamu. L'*En Avant*, l'*A. I. A.* et les deux baleinières dépassèrent le steamer avarié, et du pont de ces dernières embarcations partirent de nouvelles bordées sardoniques à l'adresse des marins du *Royal*.

La soirée du 24 fut encore plus émouvante pour l'équipage du vapeur déjà si éprouvé.

On venait de fixer les amarres qui retenaient le *Royal* au banc de sable sauveteur, lorsque éclata soudain une tourmente violente, une de ces tornadas courtes mais terribles, assez fréquentes dans la zone tropicale.

De grosses nuées noires et menaçantes se massèrent à l'horizon ; les coups de tonnerre, succédant presque sans intermittence aux éclairs incessants qui sillonnaient la nue, roulaient, précurseurs d'un orage inquiétant ; une bourrasque du sud-ouest souffla avec une rage inouïe, en soulevant des vagues montueuses, résistant victorieusement au courant normal du fleuve.

Au milieu de ces diverses secousses, les amarres du *Royal* se brisèrent, et le bateau filant sur ses ancres courait le risque d'être emporté à la dérive.

Conservant leur sang-froid, les blancs se cramponnèrent aux cordages reliés encore au navire et, secondés par les hommes de l'équipage, ils résistèrent durant de longues heures à la fureur des éléments déchainés.

A voir ces hommes affolés, courbés en deux sur les amarres, tirant avec l'énergie du désespoir sur le bateau poussé dans tous les sens on eût cru assister aux péripéties émouvantes d'une scène de pêche sur les plages d'un océan, alors que les pêcheurs mettent tout ce qu'ils ont de forces à remorquer un énorme filet, dans les mailles duquel un géant des mers se débat.

Enfin, vers minuit, le calme se rétablit ; les nuages noirs disparaissent et le firmament est resplendissant d'étoiles.

De nouveaux cordages de rotang retiennent solidement le *Royal*. Guérin, Wester et Courtois escaladent le navire, s'enveloppent dans leurs grosses couvertures de voyage et s'endorment, mollement bercés par les lames paisibles du fleuve.

A l'aube du 26, la machine du steamer n'étant pas encore réparée, Courtois fit hisser au point le plus élevé de l'îlot sablonneux le pavillon de

l'Association, pour indiquer aux compagnons de voyage, si toutefois un steamer descendait à la recherche des retardataires, l'endroit où le *Royal* s'était échoué.

Aucune embarcation ne fut aperçue; seulement quelques pirogues indigènes passèrent au large de l'îlot et ne furent pas détournées de leur route par les appels réitérés des voyageurs en détresse.

Heureusement, les efforts de Guérin et de ses apprentis aides-mécaniciens, Wester et Courtois, aboutirent à remettre en état la machine avariée. Le *Royal* reprit la navigation et atteignit vers midi le restant de la flotte, occupé à faire du bois pour préparer le dîner dans l'un des multiples îlots sans nom du Stanley-Pool.

Les mésaventures du *Royal* furent rapportées à Hanssens, qui saisit cette occasion pour présenter aux passagers blancs de ce steamer des remontrances amicales.

« Il ne s'agit pas ici de régates, mes chers messieurs, dit le capitaine d'infanterie amené par les hasards inhérents à l'existence d'explorateur africain à exercer les fonctions d'amiral d'une flottille, et vous devrez à l'avenir maintenir autant que faire se pourra le navire que vous montez en vue des autres embarcations.

« Du reste la victoire dans la joute nautique à laquelle nous nous sommes follement livrés a failli vous coûter assez cher, pour que vous ne soyez plus tentés de recommencer la lutte.

« Dans la soirée d'hier, pendant que nous nous étions arrêtés pour vous attendre, un essaim de barques banfunu a entouré l'*En Avant*; les pagaieurs, natifs de Kimpoko, ont aussitôt reconnu dans la personne d'Amelot un fétiche de mauvais augure, et ils ont réclamé à cor et à cri la tête de mon second. L'irritation de ces fétichistes s'est accrue devant mon refus persistant et je me voyais sur le point de recourir à la force pour me débarrasser de ces forcenés sollicitateurs. Je n'ai heureusement pas été conduit à cette extrémité que vous auriez été les premiers à déplorer.

« Vous le savez mieux que tout autre, le *Royal* est un précieux marcheur dont il faut ménager les forces : la quille, la machine et la provision de charbon. Nul d'entre vous ne peut prédire si dans quelques semaines, lorsque nous côtoierons les districts des anthropophages, on ne devra pas faire appel à la vitesse de ce navire pour l'envoyer chercher des secours indispensables. »

Les termes de cette réprimande que nous empruntons avec intention à la correspondance d'un compagnon du chef de la seconde expédition du haut Congo, font connaître mieux que tout ce que nous pourrions dire

la bienveillance inaltérable dont Hanssens était animé envers ses subordonnés.

Aussi le commandant de l'expédition ne comptait-il que des amis dévoués, des serviteurs à toute épreuve dans le personnel hétérogène qu'il conduisit au cœur de l'Afrique.

Le 26, l'escadrille naviguait en bon ordre près de Kimpoko; dans la matinée, elle s'apprêtait à doubler la passe resserrée du fleuve en amont du Stanley-Pool, passe difficile où règne fréquemment la tourmente, où soufflait alors une épouvantable bourrasque du sud-ouest qui soulevait sur le fleuve furieux des lames énormes roulant des débris d'arbres et de végétaux arrachés aux rivages.

Les mécaniciens de la flottille familiers à ces colères brusques qui dévastent les falaises et démâtent les steamers, opposèrent le sang-froid, l'adresse, la prudence, à la rage momentanée des éléments.

Avec l'assentiment de Hanssens, les embarcations furent amarrées dans la baie de Nyamboua, anse spacieuse et profonde qui s'étale à l'abri des tempêtes au pied des hauteurs de la rive droite du Pool, en amont des falaises blanches, des *dover cliffs* de l'Afrique.

Les voyageurs ainsi préservés purent contempler sans péril le grandiose et terrible spectacle de la tourmente fluviale. Devant eux les lames furibondes, repoussées par le courant, se déchiraient aux écueils, escaladaient les digues élevées des rives et des îlots, avec le bruit lugubre et sourd des coups de canon d'un navire en détresse, et des monceaux d'écume se développaient en immenses éventails sur les rives, égrenant les chapelets de fleurs et de baies des plantes aquatiques.

Dans l'après-midi le vent tomba. Les paquets de troncs d'arbres et d'algues que les flots furieux avaient dispersés en chemin rayaient encore, de çà, de là, la nappe nacrée, presque immobile, pareille à un miroir d'argent.

A six heures du soir, l'obscurité presque complète obligea la flottille à stopper sans même pouvoir choisir un endroit convenable à l'installation d'un bivouac de nuit.

On aborda sur la rive gauche, dans un site marécageux, empesté et infesté de milliers de moustiques où les tentes des explorateurs ne tardèrent pas à se détacher sur un ciel menaçant et brumeux.

Au moment où les voyageurs, se disposaient à prendre un peu de repos, un orage tropical éclata brusquement, accompagné d'une pluie battante. Les larges gouttes d'eau crépitaient sur les tentes; le marais grossissait, montait graduellement; et vers trois heures du matin les fanges débor-

dantes se ruèrent vers le fleuve, en renversant dans leur course les frêles abris des infortunés voyageurs.

Fouettés par une pluie torentielle, plongés dans la boue jusqu'à mi-jambes, les malheureux s'appellent dans la nuit, roulent en tâtonnant leurs tentes et leurs bagages inondés, et s'enfuient éperdus, aveuglés par un assaillant invincible.

C'est un sauve-qui-peut général, une panique indescriptible; la voix du capitaine Hanssens qui vibre comme un appel de clairon sonnait le ralliement n'est plus entendue. L'expédition se débande; Courtois et Wester, pliant sous le faix de leur tente et de leurs bagages, se sauvent à toutes jambes vers le fleuve dont les tons glauques et ternes transparaisaient dans les ténèbres; Hanssens et Amelot suivis de plusieurs noirs courent d'un autre côté, s'enfoncent au hasard sous les voûtes de mangliers rouges massés sur les bords les plus élevés du marais.

L'aube trop lente à venir éclaire enfin de sa lueur blanchissante ce désordre lamentable. On se rejoint, on se compte, les visages défaits des malheureux transpercés jusqu'aux os se rasserèment; on se retrouve au grand complet.

Sauf quelques ustensiles dont la perte était réparable, et que les eaux fangeuses du marais avaient charriés jusqu'au fleuve, l'expédition sauvait son matériel de campement.

Hanssens fit retarder la reprise de la navigation afin de permettre à son personnel de laver et de sécher les effets maculés par l'inondation.

Rien de particulier ne signala le voyage entre ce point néfaste et la station de Msuata.

Dans l'embryon de ville fondée par Eugène Janssen sur les limites du domaine de Gobila, les compagnons d'exploration du capitaine Hanssens rencontrèrent une hospitalité confortable.

Le souvenir du jeune officier belge si tragiquement enlevé à la fleur de l'âge au moment où il allait ajouter un nom à la liste des stations qu'il avait déjà fondées en Afrique, n'était pas éteint dans le cœur des hommes de la garnison, et se mêlait fréquemment aux causeries du soir.

La présence de Hanssens, Boula Matarî II, qui avait été, on ne l'a pas oublié, l'ami et le compagnon d'exploration du regretté lieutenant, raviva dans la pensée des natifs la mémoire de Souzou M'pembé. Avec une touchante naïveté, le fétichiste Gobila demanda au capitaine s'il n'avait pas rencontré sur sa route l'âme et le corps de son fils regretté.

« Nous l'avons si longtemps cherché, racontait le mfoum de Msuata. Peut-être le fleuve l'a-t-il emporté dans sa course indomptable vers le

mpoutou, vers le pays des blancs. Depuis la perte de Souzou M'pembé nous sommes tristes, préoccupés et éprouvés par des maux de tout genre, nos plantations ont été détruites par les tornadas, une maladie contagieuse a décimé nos troupeaux de chèvres.

« Assurément, Ali-ben Juana (nyampara commandant de Msuata-Station) se montre sans cesse pour nous un ami empressé, un frère, mais il est sans pouvoir, sans force contre les méchants fétiches dont la rage s'est déchaînée sur notre contrée.

« Rendez-nous de grâce un mundelé aussi bon et aussi puissant que mon généreux fils adoptif. »

Hanssens ne savait que répondre à ces sollicitations pressantes et sincèrement émues. Le désir de satisfaire une créature inculte, mais un grand chef dévoué aux agents de l'Association, et par-dessus tout l'accomplissement d'un devoir, un hommage à rendre à la mémoire d'un compatriote infortuné, inspirèrent le capitaine.

« Je n'ai pas, hélas ! retrouvé sur les eaux la dépouille mortelle du pauvre Janssen, dont plus que vous j'ai déploré la fin si tragiquement prématurée ; les corps des victimes de la terrible catastrophe que nous a racontée Ali-ben Juana dorment ensevelis dans les profondeurs ignorées du Congo.

« Conservez fidèlement le souvenir de ce jeune mundelé, et vouez son nom au respect de vos enfants et de vos sujets.

« Nous élèverons ici même un monument modeste à la mémoire de Janssen. Sur la pierre commémorative où nous écrirons le nom et les actes de ce brave, vous viendrez invoquer l'âme de Souzou M'pembé, vous y conduirez les vôtres, et vous redirez souvent aux pèlerins futurs pourquoi ce mundelé est l'objet de votre pieux attachement. »

Dans la soirée du 28 mars, Hanssens ciselaît lui-même sur la face supérieure d'un bloc de rocher équarri le nom de son ancien élève de l'école de la Cambre et y faisait graver à la suite les glorieux états de service du jeune agent de l'Association.

Grâce à la généreuse initiative du premier commandant de la division du haut Congo, un roc inébranlable transmettra à la postérité la plus reculée le souvenir d'un officier dont la nation belge a le droit de s'enorgueillir.

Le lendemain, les bateaux de la flottille jetaient l'ancre dans l'anse septentrionale formée par la pointe de Ganchu, devant un poste civilisé récemment élevé par les agents de la mission française que conduisait M. Savorgnan de Brazza, à l'endroit même qu'avait précédemment choisi le malheureux abbé Guyot assisté du lieutenant Janssen.

Des Krouboys et des Kabindas, armés de chassepots, se rangèrent en bataille sur la rive, sous le commandement de quatre Européens; ils présentèrent les armes aux embarcations battant pavillon de l'Association africaine, et saluèrent d'une triple salve de mousqueterie le débarquement de Hanssens et de ses compagnons.

MM. de Brazza, Ballay, de Chavannes et un jeune homme de nationalité italienne, attachés à divers titres à l'expédition française, se portèrent au-devant des nouveaux débarqués et serrèrent avec effusion la main du capitaine belge, dont le nom et les remarquables travaux en Afrique leur étaient connus.

Les explorateurs fraternisèrent; une légère collation fut offerte à terre par M. de Brazza aux agents de l'Association internationale. Dans la soirée, le capitaine Hanssens leur offrit à son tour sur le pont du steamer *En Avant*, un banquet qui fut trouvé exquis, étant donnée la situation.

A la fin du repas, l'officier de marine français but à la santé de l'officier belge, à l'avenir des deux missions sœurs et à la prospérité de la société présidée par S. M. Léopold II, le plus grand philanthrope du siècle.

Les Belges et les agents au service du drapeau bleu applaudirent à tour de bras ce toast vraiment fraternel. Hanssens improvisa une réponse chaleureuse; mais avec une franchise louable, et tout en avouant qu'il professait la plus grande admiration pour le célèbre explorateur français, il se déclara prêt à faire tout son possible pour occuper avant lui, au nom de l'Association internationale, les points stratégiques et les positions importantes situés en amont.

« Votre déclaration est-elle un cartel, mon cher capitaine? dit en souriant l'explorateur français. J'accepte le défi, nous jouterons chacun à qui rangera le premier sous le protectorat d'un drapeau libérateur et humanitaire les districts incivilisés et inexplorés des anthropophages du centre africain.

« Mais, quoi qu'il arrive, nous resterons toujours bons amis, car nos missions ne sont pas rivales. Comme l'auguste initiateur et les promoteurs de l'Association africaine, les philanthropes français qui m'ont commissionné n'ont eu d'autre but que de patronner une œuvre d'un caractère éminemment humanitaire: mon expédition et la vôtre sont des manifestations anti esclavagistes, de rudes et laborieuses entreprises tentées contre les négriers, et en vue d'ouvrir pacifiquement à la civilisation, aux peuples producteurs, les vallées populeuses mais incultes de ces régions équatoriales. »

L'officier de marine disait vrai. M. Savorgnan de Brazza dirigeait une

expédition française différant totalement des entreprises ordinaires tentées sur les mers lointaines par son gouvernement.

Sa mission n'était pas de doter la France d'une nouvelle colonie, mais d'étudier le centre de l'Afrique, d'éclairer le commerce français sur ses ressources, d'introduire chez des peuplades sauvages les premiers rudiments de la civilisation.

Le résumé succinct des travaux successivement accomplis en Afrique par l'officier français dont le nom sera inscrit dans les annales de la découverte et de l'exploration à côté de ceux de Stanley et de Hanssens sera, croyons-nous, bien accueilli par nos lecteurs.



M. DE BRAZZA.

En 1875, Savorgnan de Brazza, alors jeune enseigne de vaisseau, secondé par un groupe de capitalistes français, entreprit l'exploration de l'Ogoué, persuadé que cette route qui marche devait être la voie la plus directe et la plus facile relativement pour atteindre le cœur de l'Afrique, ce sphinx redoutable à qui nul homme civilisé n'avait encore arraché son énigme, ce pays légendaire dont le soleil et les prétendus sables brûlants semblaient avoir arrêté à travers les siècles la marche cependant hardie de la race blanche.

De Brazza explora vaillamment durant trois années les rives populeuses de l'Ogoué.

De retour en France, le jeune explorateur fut acclamé par ses compatriotes.

Le gouvernement comprenant la nécessité de sauvegarder et d'étendre dans les contrées africaines qu'il avait découvertes l'influence et le prestige du nom français, chargea de Brazza d'aller, en compagnie du docteur Ballay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875.

De Brazza quitta cette fois l'Europe le 26 décembre 1879. Il partit seul et sans retard, car il désirait, en bon patriote, assurer à sa patrie une priorité de droits et d'occupation sur la zone de l'Afrique occidentale qu'il avait parcourue.

Le docteur Ballay, chargé de terminer les préparatifs de l'expédition, devait le rejoindre en Afrique, et lui amener des vapeurs démontables destinés à naviguer sur l'Alima et le Congo.

Préalablement M. de Brazza, mis par le ministre de la marine en rapport avec le comité français de l'Association internationale, reçut de ce comité des instructions consistant à choisir l'emplacement de deux stations hospitalières et scientifiques accessibles à tous les Européens.

L'une de ces stations, Franceville, fut établie sur le haut Ogoué, elle servit de point de départ pour le Congo à l'expédition française; l'autre sur le Congo même, à Mfwa (Brazzaville), et qui fut, comme on le sait, respectée par Stanley en 1881.

Une route carrossable de cent vingt kilomètres fut ensuite ouverte, par les soins de la mission de Brazza, entre Franceville et un point choisi sur l'Alima pour lancer les vapeurs démontables et arriver rapidement, en naviguant sur cet affluent de droite du Congo, au centre de l'Afrique.

Laissons l'explorateur français poursuivre l'œuvre humanitaire qu'il a entreprise et que la France, dans une heure d'enthousiasme, a moralement et financièrement appuyée : de Brazza ouvrait des routes nouvelles au commerce du monde dans une zone territoriale aussi vaste que les territoires réunis de la France et de la Belgique.

Le 30 mars, l'expédition Hanssens atterrissait à midi sur la rive droite, près de l'embouchure de la Lawson, en territoire bateké.

Les blancs, assistés d'un interprète, font une excursion de quelques heures sur la rive méridionale de cet affluent, arrivent dans un village bateké très peuplé, où leur venue excite à un haut degré la curiosité de la population et surtout celle toujours et partout en éveil des filles d'Ève.

« Les femmes, écrit Courtois, ne sont pas si craintives qu'en aval; elles nous croient des nègres barbouillés de blanc, et manifestent le désir de nous frotter le visage pour voir si nous ne déteignons pas.

« Je me prête à cette fantaisie. L'une d'elles s'approche de moi, me frictionne les joues, le nez, les lèvres de sa main mal lavée, puis elle contemple avec étonnement ses doigts qui n'ont pas changé de couleur, et elle affirme à ses compagnes la parfaite authenticité de mon teint.

« Son examen n'en reste pas là; elle m'enlève mon casque, me passe la main dans les cheveux qui, entre parenthèses, n'ont pas été coupés depuis tantôt cinq mois et me font ressembler à un chevalier du siècle de Louis XIV, ou mieux à un brigand calabrais de notre époque; elle pousse des cris d'étonnement, et part à mon nez d'un éclat de rire que j'impute à son manque total d'éducation.

« De la tête elle passe à mes pieds; elle observe d'un regard naïf, enfantin, mes chaussures, gros souliers de chasse dont les semelles déjà usées commencent à bâiller; elle s'assied ensuite devant elles, comme pour mieux les contempler, et sans rien dire, mais abusant de la liberté complète que je lui laissais (elle me maniait depuis un instant comme si j'eusse été un automate en caoutchouc, et je n'opposais aucune résistance), la curieuse prend un de mes pieds, le place sur ses genoux, et se met en devoir de délayer ma chaussure avec une adresse que lui eût enviée le premier garçon d'une boutique de cordonnerie. Puis dextrement elle enlève ma chaussure, tire ma chaussette et contemple avec une réelle surprise la couleur blanche de mes orteils.

« Je remets ma chaussure sans le concours de la négresse dont la curiosité paraît satisfaite, et qui s'est éloignée pour causer avec ses compagnes.

« J'avais à peine lacé mon soulier que la négresse revenait vers moi.

« Cette fois, ne sachant plus jusqu'où l'indiscrétion de cette noire fille d'Ève pourrait aller, je lui désignai du doigt mon camarade Amelot.

« Amelot fouille dans l'une de ses poches, en retire un ocarina et siffle dans cet instrument l'air de la *Valse des cent vierges*.

« Tout aussitôt les Vénus noires, dont l'attention s'était concentrée sur moi depuis le bizarre conseil de revision auquel je m'étais soumis, courent sus à Amelot, s'arrêtent bouche béante à deux mètres du musicien, écoutent avec un recueillement inexprimable les accents harmonieux du maestro qui, la valse finie, souffle une ritournelle entraînante, l'air de polka le plus dansant de son répertoire inépuisable.

« Les négresses se sentent comme enlevées, et d'emblée, sans mot d'ordre, sans entente préalable, elles s'ébranlent l'une après l'autre, pren-

nent leurs distances et se livrent aux entrechats les plus grotesques, aux pirouettes les plus comiques.

« Jamais sirène de la mythologie n'obtint par ses roulades versant le baume de l'oubli un résultat comparable au succès, au triomphe que remporta Amelot.

« Les femmes ne se souciaient plus de vérifier la couleur de nos têtes, de nos orteils, de nos poitrines. Elles étaient sous le charme de la danse, elles n'écoutaient même plus la musique du maestro, battaient des mains à contretemps, se balançaient en chœur, se déhanchaient, exécutaient en un mot les figures chorégraphiques de leur quadrille national, et paraissaient, tant certaines de leurs poses étaient lascives et impudiques, se douter peu ou point de notre présence.

« Autour d'elles, la population masculine du village s'était groupée en désordre. Les dilettanti de la localité apportaient les tambours, les fifres, les trompes d'ivoire, les marimbas et tous les instruments innombrables qui composent un orchestre nègre.

« Les guerriers accouraient avec leurs lances et leurs bannières, leurs carquois, leurs mousquets à silex, leurs sabres ébréchés, leurs énormes couteaux et leurs boucliers.

« Les musiciens, coiffés de leurs bonnets à plumes se rangèrent autour du chef de fanfare de l'endroit qui, à cheval sur les épaules d'un esclave, battait la mesure, scandait de la voix et du geste l'étrange cacophonie musicale dont nos oreilles menaçaient de saigner.

« Hanssens, mes camarades, sans en excepter Amelot qui avait depuis un instant reconnu l'inutilité de son concours instrumental, et moi, tous rangés sous un bananier au large et ravissant feuillage constituant un incomparable parasol, nous goûtâmes fort ce spectacle d'une réjouissante sauvagerie, provoqué par le talent musical de l'un d'entre nous.

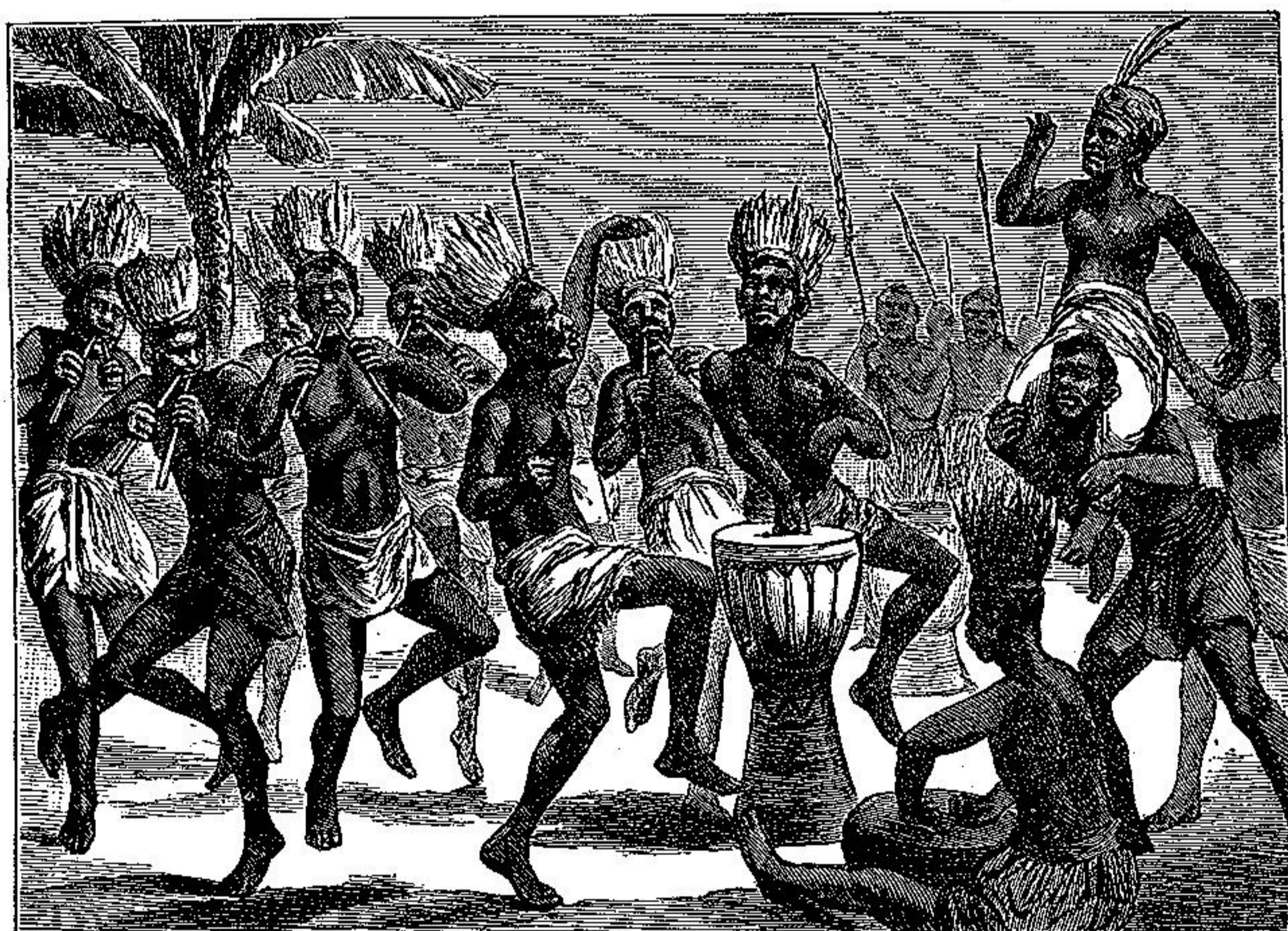
« Mais on se lasse de toute chose; et j'avoue pour ma part avoir eu assez, après une heure, de la vue de ce ballet mi-comique dont la musique et les scènes étaient d'une désespérante monotonie.

« Le devoir, les labours sérieux nous rappelèrent fort à propos. Nous primes congé de l'aimable population de ce village bateké, en emportant les souvenirs inoubliables de la curiosité des femmes.

« A six heures du soir, nous soupions au milieu des nôtres, à l'embouchure de la Lawson. La nuit, d'une sérénité parfaite, ne nous ménagea pas de surprises désagréables; et le 1^{er} avril, jour des poissons, nous nagions, où plutôt nos embarcations nageaient sur le Congo, et nous

emportaient à toute vitesse vers le pays de Bolobo, ce royaume du légendaire Ibaka dont les sujets ont à diverses reprises manifesté le désir d'être éclairés par les blancs, de voir clair dans la nuit à la lueur des flammes de l'incendie de la station. »

Dans la journée du 2 avril, la flottille côtoyant la rive orientale du fleuve passa, sans s'y arrêter, devant la capitale du roi de Tchoumbiri qui, mécontent de ne pas avoir reçu la visite des mundelés, dépêcha à



LE CHEF A CHEVAL SUR LES ÉPAULES D'UN ESCLAVE, BATAIT LA MESURE.

leur poursuite ses meilleurs pagayeurs montés sur ses plus légères pirogues.

Hanssens, convaincu que son émule de Brazza tenterait par voie de terre, en usant de la plus grande célérité possible, une exploration chez les Bangala, habitants de la rive gauche du Congo, était peu disposé à perdre son temps en conversations oiseuses, dans les districts indigènes où l'influence du drapeau bleu étoilé d'or n'était pas menacée. Il fit accélérer la vitesse des embarcations.

A la nuit tombante, les bateaux jetèrent l'ancre dans un canal dont les eaux murmurantes clapotent entre le bord oriental d'un îlot stérile

où des pêcheurs indigènes ont élevé des huttes au pied de quatre palmiers géants, et la rive gauche du Congo, basse et prodigieusement fertile.

Les voyageurs débarquèrent sur cette rive, et installèrent le bivouac à la lisière d'un bois ravissant, parmi les grandes herbes et les lianes rampantes.

Le lendemain, à la pointe du jour, Hanssens, déjà embarqué, s'app préparait à donner le signal du départ, lorsque le mécanicien du *Royal* signala au capitaine l'absence de MM. Wester et Courtois.

Ces deux derniers, pensant que l'ancre serait levée comme d'habitude, à sept heures du matin, s'étaient furtivement glissés, dès l'aube, hors du campement dans l'intention bien excusable de prendre une vue du ravissant paysage que les bords du Congo présentaient à cent mètres en amont de la halte.

En artiste désireux de conserver la vision tout entière de son voyage en Afrique, Courtois s'était muni, avant de quitter l'Europe d'un de ces appareils à l'aide duquel le premier venu peut s'improviser photographe.

Le capitaine Hanssens, mécontent du retard que lui occasionnaient les goûts artistiques de son compatriote, se mit lui-même à la recherche des retardataires.

Il les aperçut au moment le plus solennel de leurs opérations : Wester, accroupi dans les herbes, maintenait le trépied supportant la boîte photographique ; Courtois, la tête cachée sous un lambeau de toile noire, fixait le cliché ; ni l'un ni l'autre, tant ils étaient absorbés par leurs occupations, n'entendirent les bruissements des herbes foulées sous les pas de Hanssens.

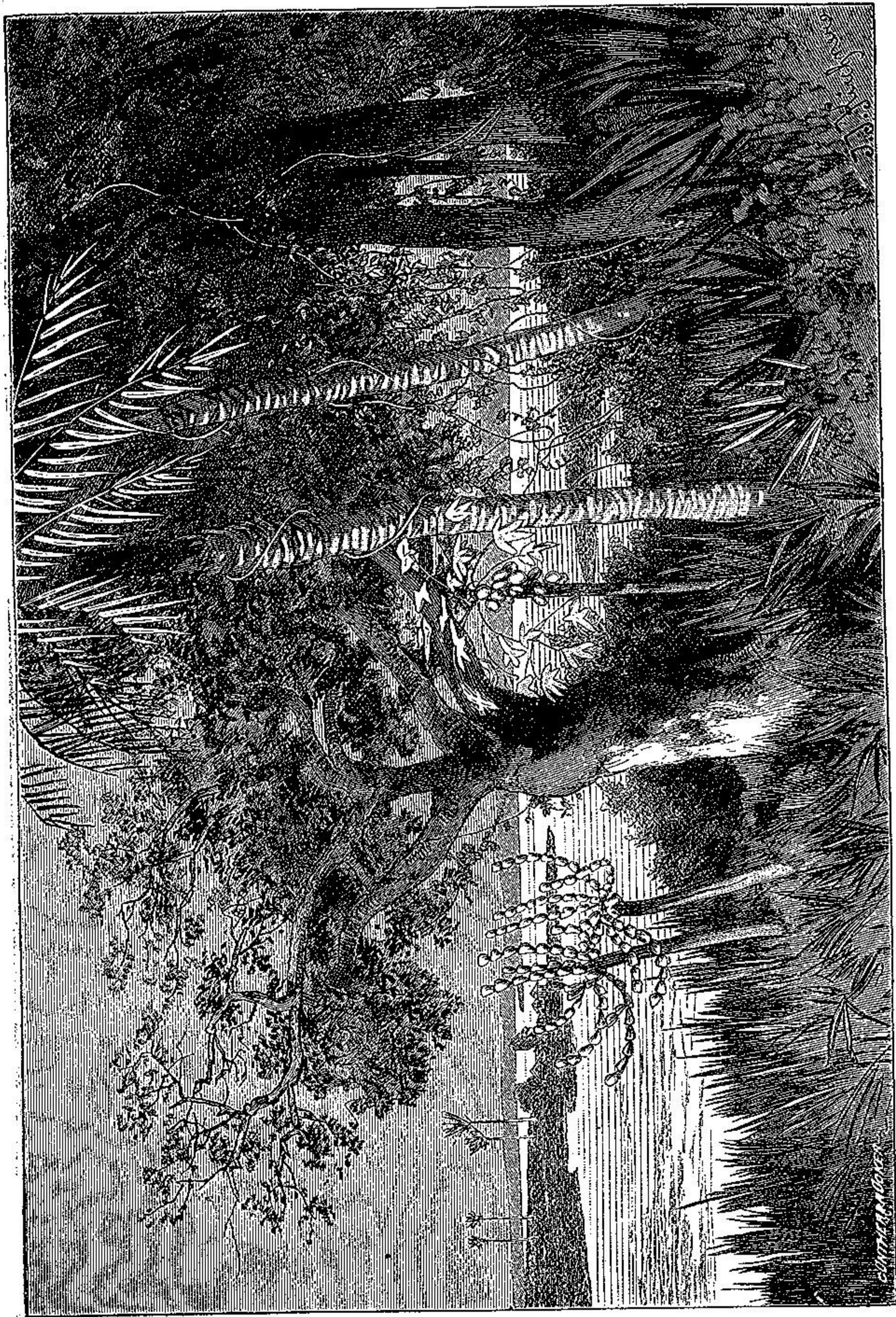
Celui-ci saisit le bras de Courtois qui, sans détourner la tête et de ce ton de voix habituel aux photographes prononça les paroles traditionnelles, légèrement modifiées :

« Ça commence ; ne me poussez pas ! »

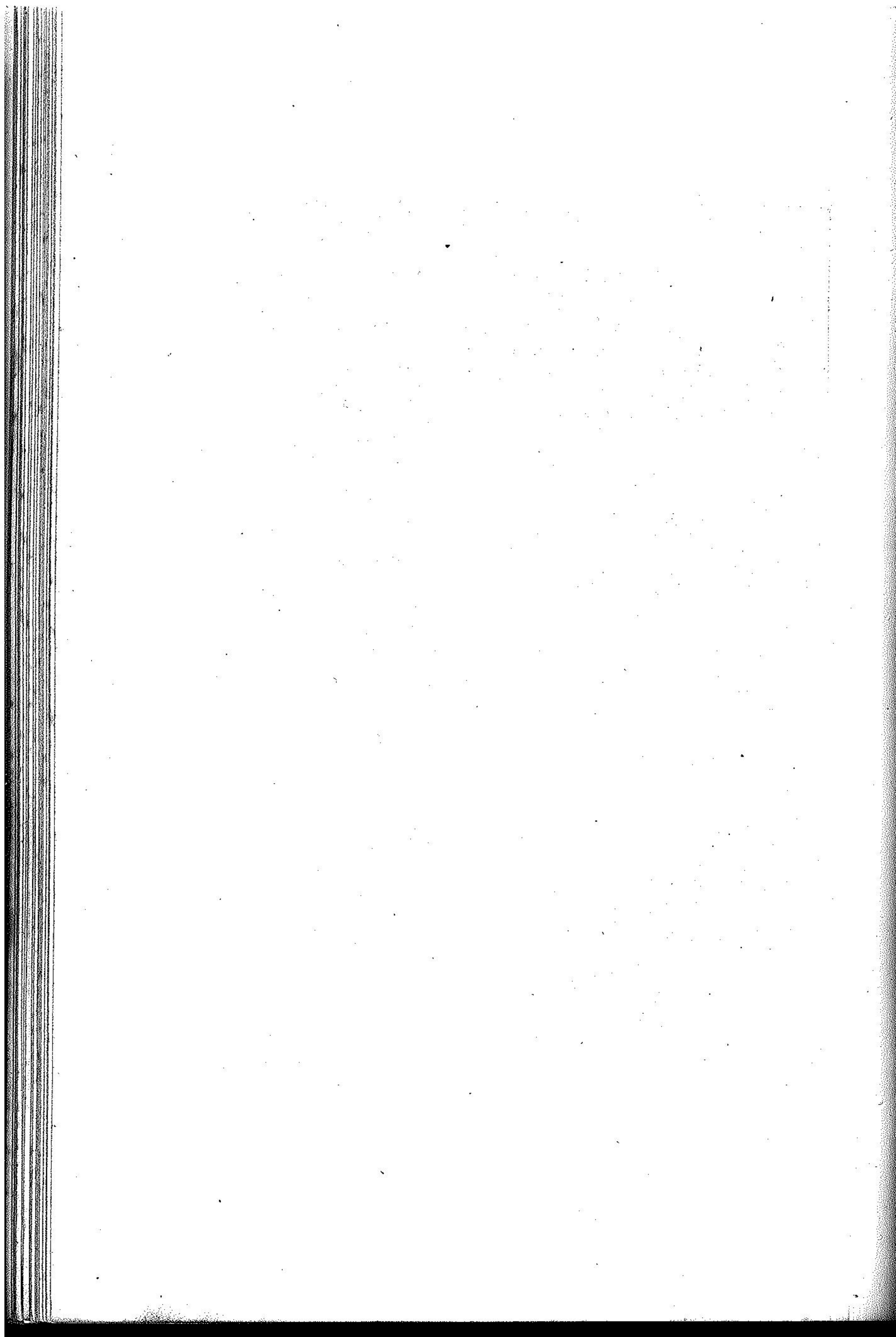
Le capitaine partit d'un franc éclat de rire.

« Eh bien, messieurs, dit-il, les vapeurs sont sous pression ; nous devrions être en route à cette heure. Avez-vous oublié les termes de mon speech à M. de Brazza ? »

— Mais, commandant, était-il permis de quitter un site aussi délicieux que celui qui s'étale à notre vue, sans emporter un vivant souvenir, une reproduction de ce tableau ? Ce n'est pas une photographie incolore qu'il en faudrait, c'est un pastel, une copie fidèle retraçant l'harmonieux ensemble de ces falaises de la rive droite, où meurent les lames amollies



L'ILE DES QUATRE PALMIERS.



du fleuve ourlant d'un liséré d'écume une couche rocheuse de couleur rouge tendre, et confondant avec les teintes lapis-lazzuli du ciel leur tons de rouille et de vert; puis cet îlot où quatre palmiers géants semblent de leurs frondes étiques protester contre les dômes touffus et l'enchevêtrement inextricable des rameaux, des arbres séculaires, des vignes vierges et des plantes arborescentes de la rive gauche.

— Le paysage est en effet ravissant, mon cher monsieur Courtois. J'ignorais vos goûts et votre talent artistiques; je suis heureux de les connaître, ils seront probablement profitables à l'expédition. Pour le moment, installez-vous à bord du *Royal*; admirez la nature en compagnie de M. Wester, mais sachez que nous devons côtoyer aujourd'hui le district des turbulents Bayanzi, qui lors du dernier voyage de M. Stanley ont décoché la moitié de leurs munitions de guerre contre les quilles des steamers, et tenez compte de cet avertissement. »

Néanmoins, contrairement aux prévisions du chef de l'expédition, les habitants des villages en aval de Bolobo assistèrent, impassibles, au passage des embarcations de la flottille.

A cinq heures du soir, Hanssens, en serrant la main de son compatriote Liebrechts, eut l'explication de l'attitude pacifique des populations riveraines soumises au sceptre d'Ibaka.

« Depuis un mois, dit le lieutenant d'artillerie, le pays est entièrement tranquille. Ibaka s'est mis en quatre; peu de temps après le dernier incendie de Bolobo, pour faire payer à Mondombero et aux chefs des villages indigènes qui avaient participé au crime des indemnités considérables.

« De nombreuses contestations ont été soulevées, et il ne se passa guère de jours, pendant la seconde quinzaine de janvier et le mois de février suivant, sans que deux ou trois villages des environs ne se livrassent bataille.

« Je m'empresse d'ajouter que généralement ces combats étaient peu sanglants; les indigènes luttaient pendant une semaine entière, mettaient en ligne trois ou quatre cents guerriers, et il n'y avait ni tués, ni blessés de part et d'autre.

« Quotidiennement, chacun des chefs belligérants venait m'importuner pour que je prisse son parti; et longtemps il m'a été difficile de leur faire comprendre que mon devoir était de me tenir en dehors de leurs querelles.

« Enfin j'y suis parvenu; ils ne m'ont plus fatigué de leurs folles exigences, mais le territoire de la station est devenu, en cas de contestation, le lieu de réunion des chefs. Ici ils se sentent en sûreté, et ne craignent

pas de tomber victimes d'un guet-apens, comme cela leur arrivait lorsqu'ils tenaient ailleurs leurs délibérations; ils m'ont dit même : « Chez l'homme blanc, dont nous sommes les amis, chacun de nous se sait à l'abri d'une attaque, le mundelé est notre frère à tous, et lorsque nous aurons entre nous des motifs de brouille, il sera l'arbitre obéi, le juge impartial de nos discussions. »

« Peu à peu les chefs, arrière-chefs, sous-chefs, fils de chefs, et voire même la plupart des hommes libres du district sont venus me soumettre des questions de droit local, que j'ai toujours tranché au mieux des intérêts des parties adverses; mes jugements m'ont acquis, outre une renommée de justice et d'impartialité, la confiance des populations bayanzi. Ma station renaissante est un aréopage où je suis à la fois président, juge et juré. Ibaka met à mes pieds sa couronne, il est mon plus assidu et mon plus servile courtisan; j'use de mon influence, du pouvoir que m'ont confiés les notables de la contrée, pour inculquer aux Bayanzi le respect du drapeau de l'Association. Comme vous le voyez, ce drapeau flotte sur mon logis, à côté du pavillon de notre chère Belgique; l'un et l'autre sont, j'espère, à tout jamais implantés sur le plateau de Bolobo. »

Hanssens embrassa avec effusion son vaillant compatriote, qui venait en termes si modestes de narrer le plus brillant résultat auquel pouvait aspirer un mundelé exilé chez les peuplades sauvages du Bolobo.

Le commandant de la division du haut Congo inspecta la station et félicita chaleureusement Liebrechts de l'activité surprenante qu'il avait déployée dans la réédification des bâtiments.

Le lieutenant belge présenta à son supérieur son adjoint, M. Vannérus, officier suédois, à qui revenait aussi une bonne part des éloges décernés.

Dans la matinée du 4 mars, les blancs de passage à Bolobo envahirent la salle à manger de la station, qu'ils transformèrent en salle de correspondance.

On mit au pillage le papier administratif, l'encre et les plumes du lieutenant Liebrechts, et des monceaux de lettres, rédigées en français, en suédois, en anglais, en allemand, mentionnèrent chacune des phrases à peu près identiques, pouvant se traduire ainsi :

« Je quitte aujourd'hui Bolobo à midi précis; je confie mes correspondances à M. Liebrechts, qui se chargera de les faire parvenir à Léopoldville.

« Le capitaine Hanssens nous ayant avisés de l'impossibilité où nous nous trouverions d'expédier avant les mois d'août ou de septembre des nouvelles à nos parents ou à nos amis d'Europe, soyez sans crainte au

sujet de mon futur et long silence; je me porte actuellement comme un charme, et je partage cette faveur avec tous mes compagnons de voyage. »

A midi précis, en effet, les bateaux levaient l'ancre en présence d'Ibaka, de ses femmes et de nombreux flâneurs nègres; les blancs échangeaient de la main des signes d'amitié avec les lieutenants Liebrechts et Vannérus, et aux cris d' « Au revoir ! au revoir ! » les partants mêlaient des recommandations dernières concernant l'envoi immédiat d'un messenger pour porter à Léopoldville leur volumineuse correspondance.

Liebrechts s'acquitta sur-le-champ de ces commissions.

Il expédia vers Léopoldville son unique canot de service, dont la boîte aux lettres entièrement remplie contenait des missives datées de Bolobo (centre africain), et destinées à être lues trois mois après en Belgique, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède et en Norvège.

Entre-temps, l'escadrille filait vers l'Équateur; cette fois Courtois avait pris à bord de l'*En Avant* la place d'Amelot.

L'officier de santé de l'expédition avait fait cette mutation pour se rapprocher du mécanicien Nicholls atteint depuis la veille par la fièvre intermittente.

Amelot, qui avait déjà fait un apprentissage de mécanicien dans le bas Congo, conduisit le *Royal*, et Guérin remplaça sur le bateau amiral le fonctionnaire indisposé.

Le pont de ce bateau était d'une exigüité telle que le pauvre Courtois de moyenne stature, éprouva toutes les peines du monde à se caser commodément à côté de son malade.

Malgré son désir, Hanssens n'avait pu héberger son compatriote dans la cabine où il était logé à bord de l'*En Avant*.

Cette petite cabine, que Stanley avait fait construire à l'arrière de son bateau de prédilection, contenait un cadre en bois formant lit, une petite table, une chaise et quelques porte manteaux. Sa hauteur, proportionnée à la taille au-dessous de la moyenne de l'agent général de l'Association, était telle, que le capitaine Hanssens, dont un officier de grenadiers eût envié la taille et la prestance, ne pouvait se tenir dans sa chambre à coucher autrement qu'assis, couché ou plié en deux.

En outre, comme le chef de l'expédition avait déposé pêle-mêle sur la couchette de la cabine divers colis et paquets renfermant les articles précieux que la pluie aurait pu avarier ou gâter ailleurs, et ses bagages personnels, la chaise et la petite table étaient les seuls meubles disponibles de la chambre de l'amiral (c'est ainsi que les blancs, imitant en cela l'exemple de Hanssens, avaient baptisé ce local.

« Comme vous voyez, écrivait le capitaine à l'un des siens, en lui donnant la description de son logis flottant, ce n'est pas précisément le comble du confortable, mais à la guerre comme à la guerre ! je ne suis pas venu en Afrique pour me rouler dans la ouate.

« Je ne me tiens d'ailleurs dans cette cabine exiguë que lorsqu'il pleut très fort, et quelquefois pour manger, pour écrire ou pour faire la sieste sur l'unique chaise qu'emporte mon expédition.

« Je passe le reste de mon temps à l'avant du bateau, pressé comme un hareng entre des hommes de couleur et des caisses ; mais je suis mieux placé pour respirer l'air, pour ressentir le ravissement produit par la course, pour examiner ce pays, pour contempler des tableaux absolument nouveaux et complètement inédits, pour entasser en un mot dans ma mémoire les souvenirs nombreux et précis d'un voyage que je vous conterai dans dix mois, à mon retour sous le ciel de la Belgique, plus sombre mais plus cher à mon cœur que celui qui darde en ce moment sur la fragile toiture de ma cabine les rayons de son soleil de feu. »

Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas été donné à Hanssens d'accomplir cette promesse ? Combien de descriptions fidèles et maintenant à jamais inédites, combien de pages éloquentes, de documents historiques et scientifiques, d'observations utiles et précises, de réflexions saines et larges concernant les pays étranges où se sont arrêtés les regards de l'explorateur belge, manquent aujourd'hui à l'historiographe chargé de retracer une à une les découvertes et les étapes multiples d'un illustre défunt !

